

Nathalie Richards

# Mamie est amoureuse



Nathalie Richards

Mamie est amoureuse

© Nathalie Richards, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3138-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Couverture : Julien Deschamps

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Rien n'est plus vivant qu'un souvenir »

Federico Garcia Lorca

# 1

Elle s'arrêta devant le saule pleureur aux branches vert tendre caressant le sol. Derrière, le ciel était d'azur. Elle posa ses bâtons et sortit son téléphone d'un sac banane multicolore pour le photographier. Depuis un mois elle multipliait les clichés au cours de ses séances de marche nordique quotidiennes dans le parc. Immortaliser la renaissance de la nature et les métamorphoses de ce paysage, puis partager ses photos sur Facebook, constituait une transgression d'autant plus jouissive que l'état en avait interdit l'accès.

Agnès, comme tous les français et une partie de la planète, vivait une expérience inouïe, inimaginable, un phénomène qui avait disparu depuis les grandes épidémies de peste. Un confinement. Un nouveau virus plus contagieux et mortel que la grippe avait amené le pouvoir, devant la panique suscitée par la saturation d'hôpitaux au bord de l'implosion, à enfermer ses citoyens, à les assigner à résidence, quitte à bloquer l'économie, pour essayer de limiter la catastrophe et espérer ainsi faire baisser la courbe de progression de cette nouvelle maladie dont on ne savait pas grand-chose si ce n'est qu'elle provoquait chez certaines personnes, notamment les personnes âgées, des décompensations respiratoires graves, souvent léthales. Toute la population, exceptés ceux dont les professions essentielles les obligeaient à une présence sur leur lieu de travail, était soumise à des restrictions de déplacement drastiques, contrôlées par des formulaires d'autorisation de sortie. Chaque jour, seule une heure pouvait être consacrée à la promenade ou à l'exercice physique en plein air à un kilomètre maximum du domicile sauf, étrangement, dans les squares et les parcs qui avaient été fermés. On pouvait aussi sortir pour faire ses courses, promener son chien ou se rendre chez le médecin.

Paradoxalement, la météo de ce printemps pandémique était exceptionnelle. Chaque jour, le soleil brillant sur un ciel d'un bleu parfait prodiguait une lumière

bienfaisante et frustrante à la fois aux pauvres citadins qui devaient se contenter d'admirer l'herbe sur laquelle ils auraient tant aimé s'étendre au travers de grilles quand ils avaient la chance de vivre à proximité d'un jardin.

Agnès avait la chance d'habiter à moins d'un kilomètre du seul parc non clôturé de sa ville. Officiellement, bien entendu, l'accès en était interdit, mais comment empêcher les audacieux de pénétrer dans un espace ouvert ? Alors, avec une poignée de rebelles, elle se permettait chaque jour un bol d'air et de nature dont la saveur était décuplée par le plaisir du fruit défendu. Ce lieu lui était familier puisqu'elle y pratiquait la marche nordique deux fois par semaine depuis dix ans au sein d'un club. C'est une voisine, dont elle avait fait la connaissance peu après son emménagement, qui lui avait fait découvrir cette activité sportive dont elle ne pouvait plus se passer. Retraitée depuis l'été, libre comme l'air, dès l'annonce du confinement elle avait pris la décision de continuer son sport seule, à raison d'une séance quotidienne, pour préserver sa santé physique et mentale. En fin de matinée elle enfilait son legging, ses chaussures, rédigeait plusieurs autorisations de sortie afin de ne pas être prise en faute concernant le respect des horaires et, munie de ses bâtons, elle se dirigeait vers le parc d'un pas décidé, marchant au milieu de la rue étrangement déserte et silencieuse pour se tenir à bonne distance des quelques passants qu'elle croisait. Berner la police en multipliant les plages horaires l'amusait beaucoup et lui permettait de rester deux heures, voire plus, en plein air sans risquer de se prendre une amende, même si en réalité quasiment aucun policier ne s'aventurait sur les hauteurs de la ville ; les seuls contrôles avaient lieu en centre-ville où elle faisait ses courses.

Elle rangea le téléphone dans le sac et reprit sa marche à un bon rythme jusqu'à ce qu'elle atteigne une mer verte mouchetée de blanc de fleurs de cerfeuil sauvage qui semblaient grandir à vue d'œil, au sein de laquelle poussaient çà et là des arbres de petite taille. Elle ne put s'empêcher de reprendre quelques photos. Ayant appris la veille sur internet que ce cerfeuil est comestible, notamment les jeunes feuilles qui peuvent agrémenter une **salade**, **elle regretta** de ne pas avoir pris son sac à dos pour en rapporter chez elle. Elle repensa à la mise en garde de l'article de ne pas confondre cerfeuil et ciguë dont la ressemblance est troublante, exceptés des détails auxquels il faut être vigilant, et s'amusa à imaginer un empoisonnement. Depuis son enfance, de sa nature rêveuse surgissaient des histoires à tout propos. Une femme victime de violence conjugale, plutôt que continuer à vivre cet enfer, tuerait son mari au cours d'un

repas. Agnès eut un doute. Que se passerait-il si le poison provoquait des symptômes spectaculaires et douloureux ? Elle chercha rapidement sur Google. Trente à quarante-cinq minutes après l'ingestion, la victime serait prise d'hyper salivation, de douleurs abdominales, de diarrhées, de fièvre... Finalement, ce n'était pas une bonne idée ; le mari, si elle refusait d'appeler les secours, le ferait lui-même à moins qu'elle n'ait la présence d'esprit de l'assommer avec un objet suffisamment lourd. Une statuette ? Une poêle en fonte ? La femme se retrouverait en prison et serait obligée de plaider la violence récurrente qu'elle subissait depuis des années pour susciter la clémence des jurés. Elle fut arrachée à sa tentative de crime parfait par un joggeur qui la croisa de près en soufflant en direction de son visage. Elle l'injuria de ne pas avoir fait l'effort de s'écarter mais il était déjà loin. En effet, les médecins s'accordaient sur le fait que ce virus se propage essentiellement par les gouttelettes que les gens émettent en parlant ou en soufflant lors d'une activité sportive et les spots diffusés à la télé demandaient de respecter une distance d'au moins un mètre cinquante entre les personnes. Pourtant les quelques joggeurs qu'elle croisait quotidiennement couraient égoïstement sans se soucier des autres.

Elle s'enfonça dans le sous-bois et s'assit sur un tronc d'arbre à l'abri des regards. Elle avait fait cinq tours de parc à bonne allure et désirait se reposer quelques temps avant de rentrer déjeuner. Elle ignora le panneau d'avertissement fixé à un tronc, avertissant de la présence de la maladie de la suie, un champignon dont les spores peuvent provoquer de graves problèmes respiratoires, assumant l'inconséquence de s'isoler contre le coronavirus tout en prenant le risque d'endommager ses poumons d'une autre manière. Elle prit son téléphone et partagea ses clichés sur Facebook puis fit défiler machinalement son fil d'actualité. Un dessin de Coco montrant deux caissières l'amusa. L'une disait « Tu vas voir qu'ils vont nous filer la légion d'honneur » et l'autre répondait « Qu'ils commencent par revaloriser nos salaires ! » Bien vu pensa-t-elle. Elle commençait à avoir faim et regretta de ne pas avoir apporté un sandwich. Elle se demanda ce qu'elle allait se faire à manger en essayant de se rappeler ce qui restait dans son frigo. À midi elle se contentait la plupart du temps d'une salade composée avec de la viande, du jambon ou du poisson en boîte Le soir quand elle en avait le courage, elle mitonnait des recettes glanées sur internet en se basant sur les quantités pour trois ou quatre personnes de manière à pouvoir en manger plusieurs jours de suite. Si elle était persuadée que les sorties en plein air dans un lieu peu fréquenté ne représentaient aucun danger,

elle se méfiait par contre de tous les espaces clos où on croisait du monde et ne faisait le plein de courses au supermarché qu'une fois par semaine, aux heures creuses, en nouant une écharpe sur son nez faute de mieux puisque les masques, officiellement inutiles, étaient de toutes manières introuvables. Dans le Franprix qu'elle fréquentait, les caissières étaient protégées par un plastique transparent tendu devant les caisses, mais tous les directeurs de supermarché n'avaient pas le même égard pour leur personnel et leur clientèle. On lui avait dit que chez Carrefour les caisses ne bénéficiaient d'aucune protection.

En reprenant sa marche vers la sortie, elle admira quelques instants le panorama sur Paris dont elle ne se lassait pas. Grâce à la baisse de la pollution due à l'absence de trafic, on voyait nettement la tour Eiffel et le Sacré Cœur se découper sur le ciel bleu. En temps normal elle aimait s'asseoir à cet endroit, sur l'herbe en pente raide, pour contempler le coucher du soleil.

Agnès vivait seule. Elle avait pris sa retraite de l'éducation nationale à l'âge de soixante-sept ans, l'été précédent, après avoir prolongé sa carrière à la limite de ce que lui autorisait la fonction publique, par peur du vide qu'allait créer dans sa vie l'absence d'activité professionnelle. Pendant quarante-trois ans, comme beaucoup de femmes, elle avait lutté pour mener de front vie professionnelle et maternité en grande partie en solo puisqu'elle avait divorcé en 1997 et avait continué sans l'aide de son ex-mari empêché par son état de santé mentale. Elle était si habituée à une vie au bord de l'épuisement et du Burn out permanents qu'elle craignait que la fin de ce rythme inhumain qui l'avait maintenue loin d'elle-même et l'avait amenée à s'oublier ne provoque un état de manque, même si le départ de ses enfants avait constitué une première épreuve qu'elle avait bien surmontée grâce au sport et à la participation à une chorale. Changer si radicalement et si subitement de vie risquait de s'apparenter à un sevrage croyait-elle. Supporterait-elle de se retrouver face à elle-même sans béquilles ? Ses activités de loisir et ses deux adorables petits enfants suffiraient-ils à combler une existence solitaire ? À son grand étonnement, après trois mois de retraite, elle avait réalisé avec soulagement que l'absence d'emploi du temps contraint ne lui pesait pas, que loin de s'enfoncer dans la déprime, elle ralentissait naturellement son rythme et que cela convenait tout à fait à sa nature rêveuse. Lectrice vorace et passionnée jusqu'à ce que la double journée de travail l'oblige, faute de temps, à n'y consacrer que de rares moments volés et coupables, elle s'était replongée dans les livres, appréciant le luxe de poursuivre la lecture d'un roman qui la passionnait aussi longtemps qu'elle le désirait. À



cette boulimie de lecture s'ajoutait une nouvelle passion inattendue, la broderie, découverte au printemps précédent lors d'une exposition consacrée à des artistes brodeuses. Elle avait ressenti une attirance quasi sensuelle pour cette forme d'expression qui offrait une variété de styles et de démarches qu'elle n'aurait jamais soupçonnées. Des artistes s'emparaient de cette activité pratiquée par les femmes depuis la nuit des temps dans toutes les cultures, pour l'ériger en art et s'exprimer en utilisant cette tradition millénaire de façon inattendue sur toutes sortes de supports. Le début de la nouvelle page de sa vie avait été l'occasion de s'initier à ce savoir-faire dans l'espoir de trouver avec le temps sa propre voie. C'est grâce à des chaînes YouTube consacrées à la broderie, sur lesquelles des brodeuses enseignaient avec pédagogie les points et les astuces, qu'Agnès avait appris les bases nécessaires pour broder deux kits modestes par leur taille et la difficulté d'exécution qu'elle avait fait encadrer avant de les offrir à ses petits-enfants.

Début janvier, après six mois d'inactivité professionnelle, elle avait entendu parler aux informations de personne décédées en Chine à la suite d'une maladie respiratoire inconnue dont il s'avéra rapidement qu'il s'agissait d'un nouveau coronavirus. Peu de temps après, elle avait appris avec stupeur la mise en quarantaine de la province de Wuhan. Soixante millions de chinois enfermés chez eux, des hôpitaux de campagne construits en un temps record dont les soignants officiaient protégés par des combinaisons hermétiques. Elle avait le sentiment de vivre une dystopie lointaine qui n'atteindrait pas l'Europe. C'est ainsi que mi-février elle avait suivi les images du confinement chinois sur la télévision guyanaise alors qu'elle effectuait son premier voyage de retraitée chez une amie qui vivait à Matouri, non loin de Cayenne. Après des journées de visites touristiques bien remplies et la participation aux festivités du carnaval, le drame que vivaient les chinois leur semblait loin.

À son retour, les posts d'une amie piégée et confinée dans Venise commencèrent à l'alerter. Elle découvrait les images de la Place St Marc, des rues et des canaux étrangement déserts. La sérénissime semblait vidée de ses habitants. Dans la région, la mortalité explosait laissant les autorités désemparées. Le danger se rapprochait sans que les autorités françaises ne réagissent, alors que deux foyers épidémiques qui s'étaient déclarés dans l'est et le nord du pays menaçaient de s'étendre. Finalement, le 11 mars, le verdict était tombé, laissant le pays sidéré et sans voix. On découvrit du jour au lendemain la vie en liberté surveillée et l'obligation de justifier chaque sortie de son domicile

avec une attestation.

Tout comme la mise à la retraite avait été une heureuse révélation, la vie confinée ne pesait pas à Agnès. Paradoxalement, cette bulle imposée était presque la bienvenue. Elle redécouvrait sa vraie nature après des années d'hyper activité forcée. Plus besoin de prétextes fallacieux pour s'isoler et échapper au carcan des contraintes sociales. Elle savait bien au fond d'elle-même depuis son enfance, que sans être tout à fait une sauvage asociale, elle avait toujours lutté secrètement contre un penchant à la rêverie et un besoin de liberté, voire de solitude. Toute sa vie elle avait combattu la crainte de se perdre dans son monde de façon si efficace que tous les actes de sa vie avaient eu pour raison ultime l'effort d'être perçue comme une personne « normale » au prix d'une lutte fatigante contre ses tendances profondes. Le covid s'avérait être en quelque sorte une bénédiction puisqu'il l'autorisait à vivre sans culpabilité ce à quoi elle aspirait. Sa seule vraie souffrance résidait dans la privation de ses enfants et de ses petits-enfants dont elle s'occupait d'ordinaire au moins une fois par semaine et dont elle était très proche.

En arrivant chez elle, un appartement de trois pièces acheté dix ans plus tôt dans une résidence récente de trois étages au crépi beige récemment ravalé, elle déposa ses bâtons contre le mur de l'entrée et enleva ses chaussures qu'elle glissa sous une commode. Assoiffée, elle alla dans la cuisine se faire couler un verre d'eau au robinet et après l'avoir bu d'un trait, elle se dirigea dans sa chambre où elle se déshabilla. Elle alla déposer le legging et le tee-shirt dans la pаниère de la salle de bain avant de prendre une douche bien chaude dans la baignoire pour détendre ses muscles. Elle se concentra quelques minutes, les yeux fermés, sur le contact bienfaisant de l'eau ruisselant sur ses épaules et s'arracha avec difficulté à cette bulle de bien-être en éteignant le robinet. Après s'être séchée, elle enfila un pantalon de jogging et un tee-shirt propre. Elle se dirigea vers le séjour où elle alluma la radio pour écouter le journal de la mi-journée. Dans la cuisine ouverte elle râpa une carotte, de la betterave crue et une courgette avec sa râpe électrique pour le plaisir esthétique des couleurs qui la mettait autant en appétit que la saveur des aliments. Elle émietta par-dessus une boîte de thon au naturel et arrosa le tout d'un mélange de vinaigre balsamique et d'huile d'olive.

Elle mangeait devant une petite table blanche tout en écoutant d'une oreille distraite le décompte des personnes infectées, des morts et des réanimations,